

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 9

Artikel: Sur les bancs du collège
Autor: Rod, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207609>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Le briquet automatique.



Tout monsieur qui se respecte porte dans la poche de son gilet un briquet automatique.

Vous connaissez tous cet objet à la mode : c'est une élégante petite boîte nickelée qui s'ouvre en pesant sur un bouton. Le couvercle, en se redressant, met en mouvement une minuscule roue dentée qui frotte contre un silex. Une étincelle se produit. Elle enflamme la benzine dont la mèche est imbibée. La flamme jaillit. C'est très simple. Telle a été du moins mon impression, quand on me l'a expliqué.

Dès lors, je suis un peu revenu de mes illusions premières. Voici dans la pratique comment les choses se passent habituellement :

La cigarette à la bouche, le fumeur, d'un geste arrondi, à la fois négligent et un tantinet solennel, sort de sa poche la jolie boîte nickelée et l'approche de sa bouche. Tous les assistants regardent, vivement intéressés. L'opérateur presse sur le ressort. Le couvercle bondit. Toutes les têtes se rapprochent. On guette l'apparition de la petite flamme.... Rien !

Très digne, l'heureux possesseur du briquet referme l'appareil et renouvelle l'expérience. Même insuccès. Quelques sceptiques risquent un sourire discret.

Troisième expérience, couronnée du même résultat... négatif. Le nombre et l'audace des rieurs augmente.

Quatrième tentative... Encore rien. Un jaloux ose, d'un air narquois, offrir une allumette.

— Merci, ça doit marcher !

Nerveusement, le propriétaire de l'objet referme sa boîte et pèse sur le ressort. Le couvercle s'ouvre; mais la petite flamme persiste à ne briller que par son absence. Après une douzaine d'essais infructueux, le fumeur remet le briquet en poche et profite d'un moment d'inattention de l'entourage, pour mettre le feu à son cigare avec une simple allumette.

Très surpris de la vogue dont jouit cette petite boîte à surprises désagréables, j'ai interviewé une personne compétente sur la cause de ces « ratés ».

— L'appareil ne fonctionne pas, me fut-il répondu :

1° Quand il n'y a pas de benzine ;

2° Quand la mèche est trop courte ou trop longue ;

3° Quand le silex est usé ;

4° Quand tout est en bon état, mais que ça ne s'allume pas quand même.

Le briquet automatique, me dit en guise de conclusion mon docte interlocuteur, est un appareil à la fois élégant, rapide et pratique. Mais pour en tirer tous les services qu'il peut rendre, il importe de se savoir toujours une boîte d'allumettes en poche.

Cette certitude donnera à l'opérateur le sentiment de sécurité et de tranquillité d'esprit nécessaire pour obtenir le bon fonctionnement probable de ce délicieux petit appareil.

BERT-NET.

Encouragez-vous! — Les paroles que voici ont été adressées par un membre d'une commission scolaire aux élèves d'une classe qu'il visitait :

« Jeunes amis, je vois avec plaisir que quelques-uns d'entre vous occupent les premiers rangs de la classe. C'est très bien..., mais il y en a trop dans les derniers. Il faut absolument travailler davantage. En travaillant, vous pourrez et vous devez arriver à être tous dans la première moitié. »

SUR LES BANCS DU COLLÈGE

UNE souscription est ouverte, on le sait, dont le produit sera affecté à l'érection d'un monument à Edouard Rod, sur la place Perdetemps, à Nyon. Tout hon Vaudois a le devoir d'y apporter son obole, toute modeste soit-elle.

Honorons la mémoire des hommes qui ont illustré notre pays, surtout de ceux qui, comme Rod, lui sont restés fidèles, en dépit des séductions et des honneurs que leur offrent l'étranger et en compensation desquels nous n'avons à leur donner que notre admiration et notre reconnaissance.

Rod a beaucoup aimé son pays; plus il avançait en âge, et plus il s'en rapprochait par la pensée et par le cœur.

Il avait conservé le culte des lieux et aussi des écoles où s'écoula sa jeunesse, le plus souvent calme et réfléchi, toujours studieuse.

Il conserva d'étroites relations avec la plupart de ses anciens camarades d'études, dont bon nombre, par leur talent et leurs mérites, ont acquis chez nous une situation élevée, une juste notoriété.

Quelques semaines seulement avant sa mort, en décembre 1909, Rod avait été convié à la séance bisannuelle de l'Association des Anciens élèves du Collège cantonal, dont il faisait partie. Il ne put malheureusement répondre par sa présence à cette invitation. Il s'en excusa en envoyant l'allocation que voici, dans laquelle, pour familière qu'elle soit, on retrouve les qualités d'esprit, d'observation, le sentiment et aussi la philosophie qui caractérisent l'œuvre de Rod.

Nous extrayons cette allocution du rapport annuel du comité de l'Association des Anciens élèves du Collège cantonal.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'au temps où Edouard Rod en suivait les classes, le Collège cantonal occupait encore le bâtiment de l'ancienne Académie, à la Cité.

* * *

« Camarades,

» Je ferme les yeux, et je revois notre salle de première section A, avec ses bancs noirs, son tableau noir, le pupitre noir du professeur, et dans la cour, à travers les vitres des fenêtres, les gros troncs des vieux arbres. Etaient-ce des tilleuls, des marronniers, des ormeaux, des platanes? Je ne sais plus. Je sais seulement que c'étaient des arbres. Ils sont encore là : on pourrait voir.

» En même temps que cette salle et que ces troncs d'arbres, je revois une cinquantaine de jeunes têtes blondes, châtaines ou brunes, imberbes encore ou hérissées de poils follets, ou barbus orgueilleusement. Quelques-unes se sont photographiées dans ma mémoire au hasard, sans que la sympathie ou l'amitié y soient pour rien. La mémoire est un appareil capricieux : elle enregistre ce qu'il lui plaît d'enregistrer, sans qu'on sache pourquoi ni comment. Ses clichés viennent comme ils peuvent, il en est dans le nombre qui s'effacent bien vite.

» Ayant contemplé un moment ces jeunes figures avec les yeux du souvenir, je pense à leur destinée.

» Que de disparus, déjà! Très tôt, la mort a commencé son œuvre. Elle a arraché un premier épi dans le champ, puis d'autres, et d'autres encore. Combien serions-nous aujourd'hui? Une trentaine? Moins, peut-être. Et puis il y a ceux qui sont au loin : ils ont couru le monde ou le courent encore, ou peut-être ont-ils laissé leurs os quelque part.

» La vie passe comme un fleuve, elle nous emporte, nous nous revoions ou ne nous revoions pas; nous allons ci, nous allons là, nous faisons ceci ou cela; et puis nous sommes le passé : une grande masse confuse, obscure, muette, dont il ne subsiste qu'un bourdonnement de plus en plus affaibli, qui s'éloigne avec les années. Et peut-être est-il bon qu'il en soit ainsi.

» Nous étions des jeunes gens remplis d'entrain, curieux de toutes choses, surtout de celles qui ne figuraient pas dans nos programmes d'études, nous tâchions de regarder par delà les vieux arbres et les murs de la cour, plus loin que les anciennes maisons de la Cité, plus loin que la cathédrale, déjà

vêtue de ses échafaudages, plus loin que le château, qu'on n'avait pas encore badigeonné et remis à neuf. Les affaires du temps présent nous intéressaient beaucoup plus que celles du passé et nous avions une propension singulière à nous passionner pour elles. Une petite scène que je retrouve en feuilletant mes souvenirs le montre bien.

» Une affiche de belle calligraphie, placardée contre la porte, nous invite à garder nos places pendant la récréation. Pourquoi? Pour une discussion politique! De quoi s'agissait-il? Pour sûr, de la lutte des partis qui battait alors son plein. Et je crois bien que la convocation était signée : *Virieux*, je le crois sans en être sûr. Mais je me rappelle que Virieux fut l'orateur principal de la réunion : un orateur précis, pittoresque, rempli d'imprévu. Ce fut Albert Bonnard qui lui tint tête avec sa vigueur et sa flamme; tous deux s'échauffèrent, d'autres intervinrent. Exclamations, interruptions, acclamations, comme quand il s'agit de députés authentiques; les tempéraments se dessinaient déjà.

» O Bonnard, mon plus vieux camarade et l'un des plus chers, toi que j'ai connu avant l'âge des premières culottes, toi que je retrouve d'année en année avec la même âme, tu étais déjà toi-même et défendais les idées en bon petit cadet, comme tu les as plus tard défendues en vaillant capitaine. Il me semble que je te vois encore gesticulant dans la chaire tandis que Virieux aiguisait sa réplique en tirant les poils de sa moustache naissante. J'étais un provincial, je venais d'arriver dans la « capitale », j'écoutais de toutes mes oreilles avec un grand sérieux. Depuis, j'ai entendu d'autres parolottes, qui ont fait plus de bruit par le monde : elles ne valaient pas mieux.

» Cependant les voix montaient, les passions s'irritaient, l'orage grondait comme dans ces « grandes séances » que tu as si bien racontées, mon cher Bonnard, on sentait venir l'instant où, les paroles ne suffisant plus, les poings parleraient à leur tour. Heureusement que les « dix minutes » étaient passées, le professeur rentrait, il fallait se taire. Et les problèmes qui divisent le monde n'étaient pas résolus. Hélas! ils ne le sont pas encore. Nous les avons souvent discutés, Bonnard, en nous retrouvant ensemble, et sans parvenir à nous mettre d'accord. Qu'importe? Vers quelque moment du passé que je me retourne, je retrouve ta bonne figure amie, mon vieux camarade!...

» Le sage Henri Mayor demeurait étranger à ces discussions, devant ses cahiers ouverts. Il était docte et grave et, sans les partager, pitoyable à nos faiblesses. Il savait tout. Il comprenait tout, même les mathématiques. Il apportait son attention à tout ce qu'il faisait, il nous inspirait un respect mêlé d'un peu de crainte; sa tête semblait contenir une vaste bibliothèque, où chaque livre était à sa place. Avec une tranquille aisance, il se mouvait dans les sphères du maximum et nous prêtait gentiment des parcelles de son savoir aux heures d'embarras.

» A côté de lui, Etienne Meyer et Samuel Eperon se disputaient la seconde place. Meyer, citadin brillant, avait déjà cette finesse et cette vivacité d'esprit dont il a, plus tard, donné tant de preuves; il y mêlait une fantaisie qu'il a su conserver à travers ses travaux. Eperon venait de Féchy; grave, timide, il ne parlait guère, mais tout son être rayonnait d'intelligence.

» Je ne puis les rappeler tous, les camarades de cette année-là. Voici pourtant la figure blonde d'Emile Gaudard qui traverse ma pensée. Seulement, au lieu de le revoir dans son uniforme de « cadet » — je crois bien qu'il était lieutenant! — je le revois en abbé au jour inoubliable de la dernière fête des Vignerons, conduisant, la crosse à la main, le cortège, ou haranguant la foule sur les vastes estrades. Et voici d'autres Veveysans : Baron, élégant; Gross, ironique, malicieux, pince-sans-rire; l'excellent Moginier, le premier de nous, je crois, que la mort enleva.

» Et puis, il y avait le bataillon du Collège Libre, qui nous avait rejoints; et dans ce bataillon, le Roumain Nicolas Mimmy. Quel contraste avec Henri Mayor! Ah! sa tête n'était pas une bibliothèque! Une chanson suffisait à la remplir, une seule qu'il a chantée toute sa vie, coiffé d'une casquette de troupier et grîmé comme un ténor de café-concert : Ah! mon ami Verpillon...

» D'ailleurs, aimable et charmant, il est de ceux qui n'ont pas vécu longtemps.

» Nous avions déjà passé l'âge où il faut absolument s'ébattre, courir, se rouler par terre pendant

les « dix minutes » ; nous nous promenions dans la cour, sous les vieux arbres, en discutant et dissertant. Parfois aussi, au gré de nos sympathies, nous allions courir les environs. Te souviens-tu de nos promenades au Signal, mon cher Eperon ? Il y en a une surtout, dont j'ai gardé la mémoire. C'était par un clair jour d'hiver, le soleil oblique des fins d'après-midi caressait les neiges des Alpes ! Ensuite le froid piquait, nous soufflions dans nos doigts, le givre poudrait en frimas les sapins. Comme il arrive souvent dans l'adolescence, nous disions des choses tristes, que plus tard on se contente de penser ; Dieu ! qu'il faisait froid et beau ce jour-là ! Nous avions le printemps devant nous ; il est passé : voici l'automne.

» Oui, voici l'automne, mes chers camarades ! Nous regardons derrière nous l'étape parcourue — le chemin déjà long, tout semé de tombeaux.

» Que de choses pour chacun de nous ! Les uns ont réalisé les rêves qu'ils ébauchaient alors dans la cour du collège ; les autres ne les ont pas atteints. Il en est qui courent encore après ou qui se résignent à ne les effleurer jamais. Ceux-ci ont eu leur part de bonheur ; elle a été refusée à ceux-là. Toute la diversité des destinées tient dans un souvenir. »
Edouard Rod.

Entre gosses. — En revenant de l'école, Victor raconte à son ami Ernest qu'une petite sœur est venue, la nuit dernière, augmenter la famille.

— C'est comme chez nous, répond Ernest, mes petits frères et sœurs sont toujours arrivés pendant la nuit. Je me demande pourquoi ?

— Mais, tu comprends, c'est pour être sûrs de trouver papa et maman à la maison !

LES DICTONS DE MARS

Autant de gelées en mars, autant de rosées en avril.

Mars venteux et avril pluvieux
Font le mai gai et gracieux.

Mars gris, avril pluvieux et mai venteux,
Font l'an fertile et plantureux.

Quitte serein, fuis les brouillards,
Neige, vent et soleil de mars.

Brouillards en mars, bientôt il pleut
Ou gèle en mai plus qu'on ne veut.

Mars venteux
Marie la fille du laboureur.

Brouillards en mars, gelées en mai.

On ne doit point dire : hélas ! à moins qu'on ait
tué son père ou sa mère, ou ouï tonner en mars.

Quand il tonne en mars,
Le bonhomme dit : hélas !
Quand il tonne en avril,
Le bonhomme se réjouit.

Avant Bonne-Dame de mars (25 mars)

Autant de jour les raines (grenouilles) chantent,
Autant par après s'en repentent.

Taille tôt, taille tard,
Rien ne vaut la taille de mars,

Des fleurs de mars ne tiens grand compte.

De fleurs en mars ne tiens compte,
Non plus qu'à femme sans honte.

Au maitein dau mai dè mâ
On dâi se voire et cutzi et levâ.

Au mai dè mâ
Fau se voire sepa.
Au mai d'avri,
Fau se voire quevri.

La verdia dè mâ
Ne vau rein su lo prâ.

La verdia dè mâ ne va pa su lo cholâ.

Quan mâ l'è chet et tsau
L'èinplie la cava et l'ottô,

Quan lou mâ dè mâ l'è chet, vein ton blâ, garda
ton feïn.

Sè mâ ne marmotte,
Avri fâ la potte.

Tonnèro dè mâ,
Veinta dè blâ.

Quan tonne ein mâ,
Fènnè et infan dâivon pliorâ.

Sélau dè mâ et vein d'avri
Fan lo dzouïo dau payi.

Oûra dè mâ et bize d'avri medzon mé dè blâ que
tote lè damuzalè dau payi.

Bize dè mâ et vein d'avri
L'è la retzesse dau payi.

Eintre mâ et avri tsanta, cocu, s' tî vi.

Quan Pâquie l'è au mâi dè mâ, petit z'et gran
dâivon pliorâ.

Quan socellie à la Damâ (25 mars), socellie tanqu'à
la Saint-Djan.

Au mâi dè mâ
La bagne âi renâ.

Ci que ne sâ pa pouâ,
Que taille dè mâ.

QUIPROQUO.

Un de nos abonnés nous écrit :

« J'étais en villégiature aux Granges-sur-Salvan. Un beau jour, un homme d'une trentaine d'années, accompagné par une fille de seize à dix-huit ans, d'aspect un peu simplet, tous deux, vinrent devant la terrasse de notre pension.

L'homme tourne la manivelle d'un orgue de barbarie, tandis que la fille tend sa sébille.

Une demoiselle de la pension s'avance et donne quelq'argent aux miséreux, puis, s'intéressant à leur sort, demande :

— Etes-vous de Salvan, mon pauvre ami ?

— D'Isérables, répond l'autre.

— Je vois bien que vous êtes misérable, mais je vous demande d'où vous venez ?

— D'Isérables...

— C'est bien sûr que vous êtes misérable, mais d'où...ve...nez...vous ?

— Isérables...

— Ah ça, il est donc fou ! ce garçon-là ! s'écrie Mlle X.

Beaucoup de personnes écoutaient ce dialogue sans y comprendre grand' chose. Je m'avisai alors d'expliquer qu'au-dessus de Riddes, sur la rive gauche du Rhône, se trouve le village d'Isérables, d'où le pauvre hère est ressortissant.

Et la bonne demoiselle fut contente. — E. D.

Faites seulement! — Un jour — il y a longtemps — je me promenais avec mon frère aux environs de La Sarraz et, en passant à Chevilly, patrie de Gleyre, altéré, j'avisai une fontaine.

Au moment où j'approchais mes lèvres du goulot, mon frère me fit malicieusement remarquer une pancarte appliquée à la chèvre et portant ces mots : « Défense de faire boire le bétail attelé à cette fontaine. »

Une bonne femme qui lavait du linge dans le bassin d'à côté dit simplement :

— Ça ne fait rien ; il n'est pas attelé ! — E. D.

AUX LANGUES DÉLIÉES

DANS un album de chansons et rondes de nos grands-mères, publié à Neuchâtel et Genève, chez M. Jules Sandoz, éditeur, M. A. Godet a recueilli, entre autres, toute une série de phrases baroques, dont la prononciation offre quelque difficulté. C'est là leur seul intérêt.

Ces phrases, connues sans doute de bon nombre de nos lecteurs, leur rappelleront le temps où, tout enfants, on les leur faisait répéter.

* * *

1. Ton thé l'a-t-il ôté ta toux ?
Mon thé m'a ôté ma toux.
2. Chasseur, sachez chasser sans chien.
3. Cachez ces objets cassés.
4. Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon.
5. Ciel ! si ceci se sait, ses soins sont sans succès !
6. Ton tuteur te tentait ; tu tentais ton tuteur.
Tes traits trop tentatifs tentaient ton tuteur.
7. C'est un original qui ne désoriginalisera jamais de son originale originalité.

8. Quatre coques d'œufs contre quatre coques d'œufs.

9. Quatre plats plats dans quatre plats creux.
Quatre plats creux dans quatre plats plats.

10. Un banc plein de pains blancs
Un plein banc de blancs pains.

11. Non, il n'est rien que Nanine n'honore (Voltaire).

12. Ah ! qui voit Sens et ses environs, sent en son sein cinq cents sensations.

13. Crois-tu de ce forfait Manco Capac capable ?

14. Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? (Racine)

15. De quatre pieds poudreux bat à grand bruit la plaine.

(Traduction du fameux vers latin qui imite le galop du cheval : « Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula Campum. »)

16. J'ai vu cinq capucins, sains de corps et d'esprit, portant dans leur sein, le seing du Saint-Père.

17. Combien ces six saucissons-ci ?

Six sous ces six saucissons-ci.

18. Quant un cordier cordant veut accorder sa corde, pour accorder sa corde, trois cordons il accorde ; mais si l'un des cordons de la corde décorde, la corde décordant fait décorde la corde.

19. Gros, gras, grand grain d'orge, quand te dégrogragraindorgiseras-tu ?

Je me dégrogragraindorgiserai, quand les autres gros, gras, grands grains d'orge se dégrogragraindorgiseront.

20. Petite pomme d'api, quand te dépetitepommed'apiseras-tu ?

Je me dépetitepommed'apiserai, quand les autres petites pommes d'api se dépetitepommed'apiseront.

21. Des pantoufles bien ourlées, bien brodées, bien carifaribotées,
Si j'avais d'lourlure, d'la brodure, d'la carifariboture

J'ourlerais, je broderais, je carifariboterai.

22. Celui-ci n'est pas ivre ; celui-là n'est pas ivre, Qui trois fois peut dire ; qui trois fois peut dire, Blanc, blond, bois, barbe grise bois, Blond bois blanc, barbe grise bois, Bois, blond, blanc, barbe grise bois.

Et voilà ! Essayez, chers lectrices et lecteurs. Mais vous vous souvenez qu'il faut prononcer aussi vite que possible ces phrases.

C'est là le « hic » !

... à cornes ! — Coupé dans un communiqué concernant un concours de bétail et publié ces jours derniers par l'un de nos journaux.

« Seront réputés veaux dans les races à cornes : 1. Les jeunes gens dont les cornes n'atteindront pas une longueur de 4 centimètres... »

Théâtre. — La vogue des représentations théâtrales ne tarit pas. Notre public y prend goût de plus en plus, et cela s'explique par les soins qu'a apportés M. Bonarel au choix de ses artistes, à celui des spectacles, qui nous donnent l'occasion d'applaudir, d'entre les premiers en province, la plupart des nouveautés, enfin, par le soin et le goût que l'on constate dans la mise en scène.

Voici les spectacles de la semaine :

Dimanche 5 mars : en matinée, *M^{lle} Josette ma femme*, comédie en 4 actes, de P. Gavault. — En soirée, *La Rabouilleuse*, pièce en 4 actes, de M. Emile Fabre, et *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, comédie en 3 actes de Louis Bémère.

Mardi 7 mars, *Phèdre*, tragédie de Racine, et *Le Dépit amoureux*, comédie en 2 actes, de Molière.

Jeudi 9 mars, pour la première fois à Lausanne, *L'Aventurier*, comédie en 4 actes, de Alfred Capus.

Kursaal. — Le *Kursaal*, après cinq représentations de *Ces poissons d'hommes!* l'amusante vaudoiserie en deux actes de M. A. Huguenin, rédacteur à la *Feuille d'Avis de Renens*, a repris *Rêve de Valse*, qui n'a fait que des salles combles. Ceci n'a rien d'étonnant, étant donné le charme de cette opérette au livret très divertissant, à la musique exquise, que M. Tapie a montée avec un grand luxe de décors, de costumes, de figuration, et que ses artistes interprètent avec un brio indécible.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gyax**, fabricant, à **Bleichenbach**.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO